

Talent

Le Big Bang des petits cubes

Bert Schiettecatte

Tout est noir et blanc dans l'appartement de Bert Schiettecatte. Ou blanc et noir : comme dans un Vasarely. Seules taches de couleur, quelques objets de déco, l'écran de l'ordinateur et les petits cubes éclairés - rouge, vert, bleu, jaune ou n'importe quelle nuance choisie entre 4.000 combinaisons différentes. Chemise noire et pantalon gris clair, Bert dispose ses cubes devant l'écran avec lequel ils communiquent. Il en manipule un, des sons de synthé et de drums emplissent la pièce, des tracés colorés s'animent sur l'écran. Il en manipule un deuxième, un troisième, un quatrième. Les cubes, qui dialoguent entre eux par infrarouge, multiplient de manière exponentielle les interactions entre les boucles musicales ou, si l'on veut, les jeux de couleurs pour les *Vee Jays*, les video jockeys.

En fait, on pourrait interfacer pas mal de choses avec les cubes de Bert Schiettecatte. Ce ne sont pas des gadgets mais avant tout des instruments de musique. D'où leur nom d'Audiocubes. Ces objets intelligents sont des hybrides, fusion de la musique et de l'informatique. Chacun d'eux comporte une carte-mère, comme un ordinateur et de quoi recharger, via une liaison USB, la batterie qui le fait fonctionner et lui permet de « parler » avec ses frères et avec l'ordinateur. Le résultat est une approche intuitive, tactile, de la musique électronique, une nouvelle façon de réconcilier l'informatique avec le bout des doigts. Et elle plaît beaucoup aux musiciens.

En regardant les étoiles, les Anciens parlaient de la Musique des Sphères. En regardant *Star Trek*, Bert Schiettecatte a inventé celle des Cubes. Très groovy.

ONZE ANS DE MUSIQUE QU'IL N'AIMAIT PAS VRAIMENT

Logique : celui qui a conçu ce système est lui aussi un hybride de musicien et d'informaticien. Bert Schiettecatte, 30 ans, a commencé par le piano classique, à l'âge de 9 ans. Pourtant, Bach mis à part, il n'a jamais vraiment apprécié la musique classique. Trop prévisible. Ses idoles s'appelaient Thelonious Monk, Chet Baker ou Billie Holiday, mais aucune école de jazz n'existait à l'époque en Flandre. Alors, après avoir entendu Jean-Michel Jarre, il s'est tourné vers l'informatique et la musique électronique, les sons des années 80, Biosphere, Future Sound of London, Aphex Twin. « Je voulais m'acheter du matériel, des platines, des synthétiseurs, des séquenceurs, des tables de mixage, mais c'était très cher. J'avais 15 ans. Pour gagner de l'argent, j'ai commencé à programmer des sites web et j'ai vraiment été contaminé par le virus de l'informatique. »

Chemin faisant, Bert a même fait, vers 18 ou 19 ans, un vinyle de techno et de dance mais, pour lui, le chemin est allé beaucoup plus loin. Une licence en informatique à la VUB, d'abord. Puis, à 21 ans,

il a élaboré un logiciel open source d'encodage de fichiers musicaux en MP 4, qui a attiré l'intérêt et l'a conduit à faire un stage dans une entreprise de Mountain View, en Californie. Un de ceux qui y travaillaient était un musicien qui avait collaboré à la musique de la série culte *Twin Peaks*. « Ils étaient tous sortis de Stanford et j'ai subi cette influence. J'ai décroché une bourse pour pouvoir financer un Master à Stanford. » L'étape suivante l'a vu devenir chercheur en informatique à la VUB et à la KUL. Mais la carrière académique ne l'a pas retenu longtemps : pas assez d'intérêt pour la musique dans cet univers-là.

C'EST UN PERSONNAGE DE STAR TREK QUI L'A INSPIRÉ

C'est à cette époque qu'il démarre une petite entreprise pour concrétiser un rêve né d'une inspiration. « Dans *Star Trek, 2nd Generation*, il y a un astronaute qui pilote le vaisseau spatial en bougeant à la main des modèles de planètes. C'est ce qui m'a donné l'idée de créer des objets intelligents, qui fonctionnent en communiquant avec d'autres objets. Un système simple, modulable et pas trop cher, qui permette de créer une nouvelle forme d'expression artistique, par un changement instinctif des paramètres. » Grâce à une interface logicielle sophistiquée, mais dont le musicien n'a aucune conscience, la simplicité est bien au rendez-vous. Il suffit au manipulateur d'effleurer une des

➔ page 40



Avec son expérience de la gestion sanitaire dans des contextes internationaux difficiles, Daniel Reynders coordonne avec sang-froid le dispositif belge chargé d'encadrer la pandémie de grippe mexicaine. Il a débuté comme médecin généraliste en milieu rural, puis comme chef d'une zone de santé au Zaïre.

Mon premier emploi

DANIEL REYNDERS,
COORDINATEUR
STRATÉGIQUE
DE LA CELLULE
INFLUENZA

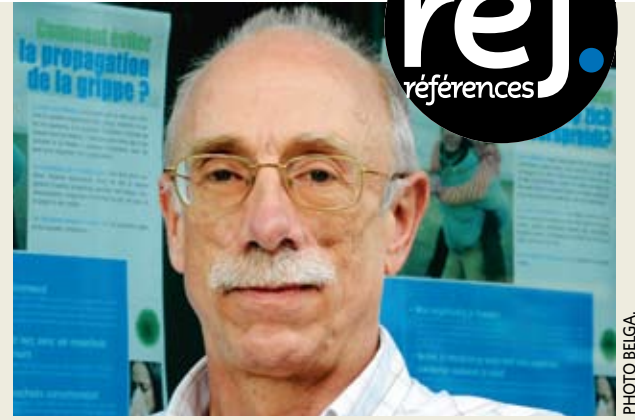


PHOTO BELGA

MON PREMIER EMPLOI Je me souviens de mon tout premier emploi à 14 ans. Je travaillais le week-end et pendant les vacances à ramasser des vieux cartons dans des usines. Ensuite, durant mes études de médecine à l'Université de Lille, j'ai eu divers jobs, comme veilleur de nuit ou infirmier. Après ma spécialisation en médecine tropicale à Anvers, j'ai durant quelques mois effectué un remplacement dans la région de Lille, comme médecin généraliste en milieu rural. Puis, je suis parti en juin 82 avec la Coopération

technique belge au Zaïre pour diriger une zone de santé d'environ 200.000 personnes. Avec mon homologue zaïrois, nous avions en charge un hôpital de 100 lits, une école d'infirmières et 21 centres de santé. J'y suis resté jusqu'en 1990 et me suis orienté vers la gestion du système de santé publique.

MON PREMIER SALAIRE

Je me souviens surtout de ce premier salaire comme jobiste, à l'âge de 14 ans. La première paye, même si elle est dérisoire, cela représente quelque chose.

MES PREMIERS ACQUIS PROFESSIONNELS Après le Zaïre et une spécialisation à l'ULB en santé publique, je suis reparti pour le Rwanda où j'ai œuvré au renforcement du système de santé et après le génocide en 94, en tant que conseiller de l'OMS, toujours au Rwanda. Je suis revenu en Belgique en 97 où j'ai d'abord travaillé comme chargé de mission à la Coopération, puis en 99, j'ai intégré le ministère de la Santé où je travaille depuis à la mise en place de cellules de vigilance sanitaire. Le Cellule Influenza consti-

tue pour moi une opération à grande échelle, où je pense mettre à profit mes connaissances de terrain, afin d'aider au mieux les médecins généralistes et garder le patient au centre des préoccupations.

MA FIN DE CARRIÈRE RÊVÉE

Ce que je réalise aujourd'hui est le travail qui fait la synthèse de mes expériences antérieures. Les maladies émergentes, la sécurité des médicaments ou encore les dispositifs médicaux nécessitent des mécanismes de veille qui doivent s'inscrire dans

un contexte international. C'est un challenge passionnant.

MON CONSEIL AUX PLUS JEUNES

Ne pas vouloir aller trop vite. On apprend avec l'expérience et on apprend de toute expérience. Par ailleurs, faire de la médecine de proximité, c'est une vocation, plus qu'un métier, où l'on apprend à rester modeste au contact des patients et de leur réalité quotidienne.

Propos recueillis par
NATHALIE COBBAUT

Portrait

Nicolas Rolans Réseaux pour un champion

Il vient de terminer son Baccalauréat et de remporter, par la même occasion, le NetRiders, un concours informatique auquel ont participé 117 jeunes à travers 40 pays. Nicolas Rolans n'a qu'une idée en tête : apprendre tous les secrets des réseaux informatiques.

Installez un enfant entre 8 et 10 ans devant un ordinateur et il y a des chances qu'il soit tout à fait à l'aise pour jouer, surfer, télécharger, chatter... Mais de là à aller « bidouiller » la machine, il y a un pas qu'il ne pensera sans doute pas à franchir. Sauf s'il s'appelle Nicolas Rolans, car c'est ce qui intéressait ce Liégeois, déjà à cet âge, dans le PC de ses parents. « Bricoler, voir ce que cela faisait quand on changeait ceci ou cela... » Et où tout cela l'a-t-il mené ? A 21 ans, il a déjà remporté plusieurs concours internationaux en informatique. Médaillé d'or (en équipe) dans sa catégorie du concours EuroSkills (championnat européen des métiers techniques et manuels) en septembre 2008, cet étudiant de la Haute Ecole de la Province de Liège (INRES) vient de gagner l'International NetRiders. Un palmarès qu'il décrit avec calme et modestie... Cette compétition interscolaire, organisée par la Networking Academy Program (NetAcad - lire par ailleurs) du géant informatique Cisco, regroupait pourtant pas moins de 117 étudiants de plus de 40 pays d'Europe, Afrique et Russie !

Grâce à cette victoire, Nicolas pourra bientôt visiter la fameuse Silicon Valley, en Californie. « Aller là-bas est le rêve de tout informaticien, se réjouit-il. Si j'en ai la possibilité, j'aimerais y travailler car c'est vraiment le cadre idéal. » Nicolas, on l'aura deviné, est un passionné. Il n'hésite d'ailleurs pas à consacrer toutes ses vacances, depuis quelques années déjà, à des stages et des formations. « En fin de première année de mon Baccalauréat en Informatique et Systèmes, je me suis acheté du matériel d'occasion sur e-bay et j'ai commencé à chipoter », raconte-t-il. En fin de deuxième, il découvre l'entreprise Cisco dans le cadre d'un stage et côtoie ainsi ce qu'il considère comme « l'élite du métier. » « J'étais super motivé car on était dans les conditions idéales pour faire notre boulot. » L'entreprise lui permet par exemple de s'entraîner, en vue des concours à venir, sur des machines qui valent des fortunes. Une chance qui aura porté ses fruits. Nicolas sait aujourd'hui qu'il ne voudrait pas travailler dans une petite entreprise, où, selon lui, « il y a trop de petits tracas à régler soi-même. Je voudrais travailler dans une structure où il y a un

gros parc informatique à gérer, et de plus gros budgets. » Aujourd'hui, son diplôme de bachelier en poche, Nicolas veut « continuer à apprendre. » C'est d'ailleurs, selon lui, une des qualités indispensables quand on veut travailler dans les réseaux informatiques. « C'est un monde qui change en permanence et il faut s'attendre à devoir étudier toute sa carrière. » Il a donc décidé de poursuivre avec un Master orienté réseaux. Pour cela il ira en Angleterre. Pour l'heure, Nicolas passe ses vacances 2009 à se préparer à une autre compétition très prisée : le WorldSkills. Ce mondial des métiers se tiendra à Calgary début septembre et Nicolas fait partie de la vingtaine de participants belges. Dans son domaine, ce sont les jeunes en provenance de Singapour qu'il pourrait redouter le plus. « Ces jeunes sont préparés à ce concours de façon intensive pendant deux ans. » La préparation de l'équipe belge est prise, elle aussi, très au sérieux : team building, gestion du stress, prise de parole en public, et bien entendu préparation technique. « Mais c'est clair que je m'attends à pas mal de pression », confie Nicolas.

LILIANE FANELLO

CISCO ACADEMY : UNE INDUSTRIE À FORMER IMPRESSIONNANTE

Le Cisco Networking Academy Program (NetAcad) est une collaboration entre Cisco et divers établissements d'enseignement, des entreprises, les pouvoirs publics et des organisations sociales du monde entier. Via ce programme, les étudiants apprennent à développer et à construire des réseaux informatiques et à en assurer la maintenance. Des réseaux Cisco, évidemment, puisque l'entreprise américaine est leader mondial

en systèmes de réseaux pour internet. On dénombre actuellement plus de 10.000 académies dans près de 170 pays à travers le monde. Près de deux millions d'étudiants ont été inscrits et formés par plus de 33.000 instructeurs depuis le lancement du programme en 1997. A ce jour, le volet belge du programme a déjà enregistré 18.000 inscriptions et décerné un certificat industriel à plus de 3.250 étudiants.

L.F.



PHOTO DR.

Le Big Bang des petits cubes

quatre faces verticales d'un cube - chacune a un sensor - et de l'orienter par rapport aux faces d'un deuxième cube pour obtenir des résultats d'une variété infinie. « C'est bien plus efficace que des boutons, dont chaque main ne peut tourner qu'un à la fois et cette efficacité convient bien aux visionnaires de la musique actuelle, comme Richard Devine, Nortec Collective ou d'autres. Avec les cubes, ils retrouvent la sensation d'agir directement sur la musique et la lumière, une sensation qui avait pratiquement disparu il y a quelques années quand les ingénieurs ont estimé que tout devait désormais être logiciel, passer par l'ordinateur. Ils en sont revenus depuis, en créant même des "boutons virtuels". Mais ça ne marche pas aussi bien... » Sur le site web de Percussa, la société de Bert, des témoignages confirment que les mains sur les cubes, c'est le pied. Comme celui de Pearl of Swines : « Très vite, je n'ai pas pu m'empêcher de les toucher. Je peux contrôler un tas de choses en temps réel avec les Cubes, par exemple différentes couches sonores

dans les racks d'instruments. Avec eux, le design du son devient modulaire, physiquement. C'est vraiment une sensation très plaisante de sculpter le son avec ses mains. »

Le plaisir est apparemment partagé, puisque les Audiocubes ont été couronnés cette année d'un Quartz electronic music award, une distinction convoitée dans le milieu. Elle aidera probablement Bert Schietecatte à boucler sans problème le tour de table financier qu'il va entamer, pour se donner les moyens de mieux structurer Percussa. Où, jusqu'à présent, il est seul, avec une dizaine de cerveaux et de spécialistes free-lance d'un peu partout, pour développer ses instruments. En fait, jusqu'au début 2008, c'était un one-man-show exclusif, puisqu'il a réalisé l'électronique de ses cubes, les logiciels, le design graphique, trouvé les fournisseurs à même de les produire et on en passe. Même avec quatre cubes et des batteries d'ordinateurs, deux mains, c'est quand même peu pour faire la révolution.

STÈVE POLUS

www.percussa.com

Référencé par Voutch



- Je me définirais avant tout comme quelqu'un qui, au cours de sa vie, a essayé 7391 énormes déceptions.